Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 6 (1956)
Heft: 2

Artikel: Éthique des valeurs ou éthique de la parole de Dieu
Autor: Mehl, Roger
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-380643

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

ÉTHIQUE DES VALEURS OU ÉTHIQUE DE LA PAROLE DE DIEU

La situation spirituelle de notre époque — aussi bien théologique que philosophique — implique une remise en question du fondement traditionnel de l'éthique. Cette morale traditionnelle, en effet, était assujettie à des normes et à des principes, se référant à un Bien absolu, d'ailleurs difficile à définir dans son contenu ; or nous éprouvons qu'elle est une menace pour la liberté, c'est-à-dire pour ce qui constitue la raison d'être de la vie morale elle-même. D'une part les philosophes existentialistes nous disent : « Comment puis-je être libre, si je trouve devant moi, ou au-dessus de moi, préétablis et peut-être préfabriqués, des normes, des principes, auxquels je dois me soumettre comme je me soumets aux impératifs sociaux et aux nécessités économiques, comment puis-je être dans ces conditions le sujet d'un acte et d'une responsabilité ? L'acte moral doit être un acte par lequel j'affronte une situation (c'est là qu'est le donné et l'objectivité), afin d'insérer dans cette situation un témoignage de ma liberté. La grandeur de l'action morale, c'est que j'affronte cette situation dans un dépouillement total, ayant renoncé à tous les appuis, à toutes les sécurités par lesquels j'essaie d'ordinaire de minimiser le risque que j'assume et par lesquels je refuse l'appel de la liberté. Aussi bien chacune des situations que j'ai à affronter ayant la singularité et l'unicité de toute situation historique, à moins qu'avec mauvaise foi je n'essaie de la réduire à du déjà vu, comment pourrais-je vraiment l'assumer en tant que sujet si je n'invente pas, en toute liberté, la solution qu'elle appelle, si je me borne à lui imposer, par la ruse et la violence, la solution toute faite donnée une fois pour toutes par des principes ou par des normes ? Au surplus, la situation que je dois affronter implique une action à l'égard d'autres sujets que je dois, eux aussi, respecter dans leur singularité d'êtres historiques. Comment pourrais-je le faire si je me borne à modeler mon action sur des principes éternels qui sont sans égards pour la singularité de l'existence du prochain ? »

D'autre part les théologiens, comprenant qu'une théologie de la Parole et de la grâce ne peut pas s'accompagner d'une éthique de la

loi, que la doctrine de la sanctification ne peut pas être désolidarisée de la doctrine de la justification, insistent sur ce fait fondamental que la même Parole de Dieu doit être entendue par l'homme à la fois comme Parole du Salut et comme exigence adressée *hic et nunc* à l'homme. Constituer une éthique de principes, une éthique légaliste, c'est interposer entre la libre exigence de Dieu et l'homme libéré par grâce, précisément pour entendre cette exigence, une sorte d'écran. La Parole de Dieu ne saurait être séparée de l'acte de Dieu qui la prononce. Les principes éthiques, même lorsque l'histoire atteste qu'ils sont nés sous l'influence du christianisme, ne sauraient se substituer à cet acte singulier par lequel Dieu fait retentir dans une existence singulière un ordre qui est *ad hominem*, comme l'était par exemple l'ordre donné au jeune homme riche par Jésus. Sans doute est-il légitime de fonder un ordre juridique et social sur des principes définis une fois pour toutes et qui garantissent la stabilité de la communauté ; sans doute est-il légitime d'user dans l'éducation morale de principes qui définissent un cadre de vie et marquent les bornes au-delà desquelles il est dangereux, habituellement, de s'aventurer. Mais ces cadres sociaux et pédagogiques, même inspirés par une vision chrétienne de l'existence, ne sauraient exprimer la substance d'une vie morale vécue dans la foi au Dieu Vivant, au Dieu qui parle, qui interpelle et qui attend une réponse chaque fois nouvelle. Si l'on veut conserver l'unité de la vie en Christ, il faut que l'action morale soit, au même titre que la foi, une décision et que cette décision jaillisse de la seule rencontre de l'homme avec le Dieu Vivant manifesté en Jésus-Christ. La décision éthique ne peut pas être autre chose qu'un moment de la rencontre de Dieu avec l'homme, et un moment qui insère l'homme dans l'histoire du Salut, elle ne peut être autre chose qu'un ἔργον πίστεως [1]. On alléguera que Dieu est fidèle, qu'en Lui il n'y a pas ombre de changement et que cette constance et cette fidélité de Dieu se traduisent remarquablement dans des principes stables. Mais de quel droit oserions-nous soutenir que nous pourrions par le moyen de principes, dont la forme et l'universalité sont une œuvre humaine, exprimer la nature véritable de la fidélité de Dieu ? De quel droit figerions-nous en une formule le mode de la fidélité de Dieu qui est le mystère de son amour ? Dieu lui-même l'a fait en nous donnant le Décalogue. Assurément, mais il nous demande d'entendre ce Décalogue non comme une table de principes, mais vraiment comme une parole vivante : « Ecoute Israël, je suis l'Eternel ton Dieu, qui t'ai retiré du pays d'Egypte, de la maison de servitude ». Le malheur d'Israël, et le nôtre, est précisément d'avoir réussi à figer cette Loi de Dieu en principes, source d'une casuistique et

[1] Cf. K. Barth : *Dogmatique* 1/2, fascicule 2, p. 15, traduction française.

d'une double aliénation, celle de Dieu et celle de l'homme. Et si le Christ et Saint Paul ont subordonné la loi à l'amour, à cet amour qui est d'abord attention à la singularité des destinées personnelles, dans leur unicité, n'est-ce pas précisément pour nous barrer la route de cette objectivation de la Parole vivante en principes, pour nous rappeler que l'exigence de Dieu à l'égard de l'homme ne porte pas sur une forme particulière d'action, susceptible d'être subsumée sous une loi générale, mais que l'exigence de Dieu va plus loin : « La Parole de Dieu, écrit Barth, ne nous demande pas telle ou telle œuvre, mais c'est nous-mêmes qu'elle réclame pour nous faire accomplir l'œuvre qui correspond à son contenu. »[1] Qu'est-ce à dire sinon qu'il s'agit dans l'éthique, non de cette relation de subordination de l'homme à un principe qui informerait son action dans un sens prédéterminé, mais bien de cette relation d'appartenance qui lie l'homme à Dieu et qui fait de l'homme un esclave de Christ, suivant l'expression paulinienne, un esclave, c'est-à-dire un homme prêt à entendre la Parole du maître et à l'exécuter au moment où celui-ci la prononce.

On voit donc ici la convergence de raisons philosophiques et théologiques qui nous oblige à remettre en question le statut kantien de la morale. Si les raisons philosophiques sont pour nous secondes, elles n'en constituent pas moins un avertissement sérieux et le théologien est mieux placé que quiconque pour l'entendre. Nous sommes donc en présence d'une antinomie : ou bien la morale se réfère à un système de principes et de normes, et elle cesse d'être chrétienne sinon dans son contenu explicite, du moins dans son intention profonde, car elle ne peut plus être coordonnée à une théologie de la Parole et la sanctification devient un *opus alienum* par rapport à la justification ; ou bien la morale réside uniquement dans la décision de foi, dans la décision *hic et nunc*, imprévisible et toujours nouvelle de l'homme qui est saisi par la Parole, mais alors il faut renoncer à donner un contenu assignable à la morale et la sanctification est comme absorbée dans la justification.

Notre projet, c'est d'essayer de dépasser cette antinomie en y enfonçant une sorte de coin, et ce coin c'est la notion de valeur que jusqu'ici nous n'avons pas prise en considération.

* * *

Nous entendons par valeur cette exigence objective, dont nous découvrons l'existence toutes les fois que nous essayons de débrider

[1] *Ibid.*

ou d'éclairer une situation historique devenue étouffante pour notre subjectivité, que nous essayons de récupérer notre subjectivité sur une structure qui nous aliène. Exemple : prisonnier d'une suite accumulée de compromissions consenties par faiblesse ou héritées de l'histoire, d'une histoire qui s'est faite sans moi, je m'aperçois un jour que je ne suis plus autre chose que le jouet de forces qui me contraignent à faire ce que je ne veux pas faire. Ma subjectivité est aliénée. Je me révolte, mais ma révolte n'atteindra son objet, ne se justifiera et ne prendra une signification éthique, que si elle est orientée par une valeur, que si elle invoque une valeur. Elle se dégraderait en pure violence si elle ne le faisait pas. Dans ma révolte j'invoquerai par exemple la justice. C'est au nom de la justice que je secouerai mes compromissions et c'est la justice qui informera mes démarches pour modifier ma situation et celle des autres.

Il convient de souligner en quoi cette justice-valeur est différente d'un principe ou d'une idée. Comme le principe ou l'idée la valeur a une existence objective. C'est elle en effet qui structure ma subjectivité, qui empêche ma subjectivité de se dégrader en individualité particulière enfermée en elle-même, livrée aux assauts de la passion et de l'instinct, incapable de toute communication avec autrui. Lorsque cette communication s'établit, de sujet à sujet, c'est qu'une valeur a été invoquée, qu'elle a été reconnue par l'un et l'autre dans son exigence objective, qu'elle est devenue pour l'un et l'autre une *cause commune* exigeant dévouement et sacrifice, c'est-à-dire précisément l'abandon de ces intérêts particuliers qui isolent les individus. La garantie de l'objectivité des valeurs, c'est qu'elle permet la rencontre avec autrui, le dégagement de deux subjectivités qui s'unissent pour une même cause. Que je sois momentanément sourd ou aveugle à l'appel d'une valeur, cela ne prouve pas qu'elle n'a pas d'existence objective, mais seulement que je n'ai pas accompli cette purification intérieure par laquelle elle me serait donnée en même temps que l'occasion de rencontrer autrui me serait offerte.

Mais si la valeur peut se prévaloir d'une existence objective, elle diffère des idées et des principes en ce sens qu'elle ne peut pas être saisie en soi. Les idées (par exemple les essences mathématiques) ont une existence en soi, c'est-à-dire qu'elles peuvent être contemplées, faire l'objet d'une intuition. Il suffit que l'on me donne la définition d'une figure géométrique (le cercle est la figure engendrée par une droite qui se meut dans un plan autour d'une de ses extrémités) pour que je saisisse du même coup (à la seule condition que je comprenne clairement le sens des termes employés), pour que je reconnaisse l'existence objective indépendante de moi, non modifiable à mon gré, de cette figure géométrique. Au contraire, les valeurs ne peuvent être saisies pleinement que dans leur relation à une situation

éthique vécue et assumée. Je ne sais vraiment ce qu'est la justice qu'à partir du moment où je suis engagé dans une difficulté morale et au moment où je reconnais le pouvoir éclairant de la valeur qui m'aidera à faire évoluer une situation inextricable. La valeur ne peut pas être saisie en soi, elle n'est pas un en soi, mais un pour moi, étant entendu que ce moi n'est pas l'individu mais le sujet éthique, déjà structuré dans son expérience antérieure par la reconnaissance de l'autorité d'autres valeurs. Au moment précis où je tente d'assumer ma situation au lieu de la subir, je reconnais que je ne suis pas sans recours, mais qu'une valeur s'offre à moi pour récupérer sans violence ni ruse ma liberté subjective.

Souligner que la valeur n'est pas un en soi mais un pour moi, c'est reconnaître l'historicité des valeurs. Elles ne viennent pas d'un autre monde, comme le croyait Platon, et je n'ai pas à me hausser au prix d'une ascèse qui me ferait échapper à toutes les situations humaines dans cet autre monde pour les saisir. Car alors je les contemplerais sans doute dans leur pureté, mais je retomberais ensuite dans ce monde, où je serais obligé de reconnaître l'impossibilité de régler mon action sur elles, où je pourrais tout au plus conserver d'elles un souvenir que l'existence dans le temps et dans l'histoire exténuerait progressivement. Le scepticisme moral et le renoncement moral ont souvent leur source dans l'idée que les valeurs appartiennent à un autre monde, qu'elles sont des réalités transcendantes, des fragments de divinité, voire Dieu lui-même (lorsqu'on parle de *souveraine valeur*), et que l'absolu n'est pas de ce monde. En fait je découvre les valeurs dans l'histoire que je vis, c'est l'histoire qui me les propose, et je ne puis pas prétendre les détacher de la situation éthico-culturelle qui est la mienne et qui m'a permis de les discerner. L'historicité ne caractérise pas seulement le sujet qui reconnaît les valeurs, elle caractérise les valeurs elles-mêmes, ce qui signifie qu'aucune d'elles ne peut prétendre à une absoluité rigoureuse. Il y a un temps pour chaque valeur, il y a un temps pour dire la vérité avec une rude franchise, il y a un temps pour voiler la vérité par égard pour la personne d'autrui, pour ce qu'autrui peut saisir aujourd'hui de la vérité sans en être anéanti. Il y a un temps pour les décisions radicales et un temps pour les compromis ; un temps pour sacrifier la vie à l'honneur, un temps pour défendre la vie contre les exigences de l'honneur, un temps où la justice doit l'emporter sur la sécurité, et un temps où la sécurité exige que les réformes de la justice soient remises à plus tard, ce que l'homme de la morale à principes ne saurait comprendre et dont il se scandalise. Sans doute dans ce choix des valeurs ne sommes-nous pas laissés à notre libre fantaisie. La règle qui guide notre choix, c'est le souci du prochain, tant il est vrai que les valeurs sont pour l'homme et non l'homme pour les valeurs,

comme cela devrait être si les valeurs exprimaient quelque transcendance divine.

Les valeurs sont tellement liées à l'histoire, qu'elles sont susceptibles à la fois de devenir caduques, d'apparaître au cours de l'histoire et de se transformer dans l'histoire. Le christianisme, considéré comme événement historique, n'a-t-il pas fait naître des valeurs éthiques nouvelles, que l'antiquité païenne n'avait pas connues ? Ce que l'antiquité appelait la justice, c'est-à-dire suivant Platon la conformation de l'âme à l'ordre du monde, nous apparaît-il encore comme la justice ? La notion de hiérarchie entre les personnes et les classes, qui a été effectivement la garantie d'une certaine justice sociale et a permis l'épanouissement de toutes sortes de vertus, exprime-t-elle toute la justice ? Ne sommes-nous pas dans le domaine de la justice sociale à la recherche de valeurs nouvelles qui permettent de concilier les exigences de l'ordre et de l'émancipation du prolétariat, de la promotion de la personne et de l'action collective ? L'histoire de l'humanité entière apparaît comme un effort pour saisir des valeurs de plus en plus concrètes qui éclairent une action de plus en plus complexe. Le volume et la complexité de nos codes sont le témoignage de ces découvertes. Les valeurs nous sont données mais elles ne sont pas préfabriquées.

Dire que les valeurs sont liées à l'histoire, qu'elles apparaissent dans l'histoire et que nous les rencontrons à proportion de notre engagement dans l'histoire, cela signifie pour le théologien que loin d'être des irruptions de Dieu dans ce monde, les valeurs appartiennent à la *Création*. Loin d'être des réalités éternelles, elles sont aussi créatures. Elles appartiennent à cet aspect de la Création que le Symbole de Nicée appelle les invisibles. L'homme n'a pas été placé par Dieu au sein d'une création matérielle seulement, dans un univers de choses sur lesquelles il régnerait sans contrôle. L'action de la créature humaine est limitée et canalisée par des valeurs. L'Ecriture fait allusion, dans un langage qui est celui de son monde culturel, à des puissances et à des dominations qui, au sein de la Création, dominent l'homme. Si l'on accepte l'exégèse de Barth et de Cullmann, cette valeur qu'est l'autorité (et qui s'actualise dans les différentes formes de l'Etat) est désignée nommément par le Nouveau Testament et les chapitres 12 et 13 de l'*Epître aux Romains* nous montrent que cette valeur est liée à une autre, qui est le bien de l'homme, qu'elle est ordonnée au bien de l'homme, et qu'elle soutient d'autres valeurs : la paix, l'honnêteté etc... Qu'est-ce que cette loi inscrite par Dieu au cœur de tout homme et qui produit l'inquiétude de la conscience, sinon cette faculté pour l'homme, même pour l'homme qui ignore la révélation de Dieu en Christ, de reconnaître et de respecter des valeurs ? Et ceci nous permet de préciser le genre d'autorité et de

transcendance qui appartient aux valeurs. Elles ne sont pas Parole de Dieu, au sens où la Parole de Dieu est la présence exigeante dans nos existences de la sainteté de Dieu, elles sont des créatures et ne sauraient usurper la place du Créateur. Leur transcendance par rapport à l'homme est une transcendance à l'intérieur de la Création. Et comme l'homme est le roi de la Création, que toute la Création a été faite pour lui, les valeurs aussi sont pour l'homme, pour le bien de l'homme. Leur autorité à son égard n'est valable que pour autant qu'elles sont pour son bien. C'est pourquoi l'homme, loin de leur être soumis comme il est soumis à son Dieu, les choisit, il n'est pas choisi par elles. C'est à lui de voir quelles sont les valeurs qui peuvent servir sa vocation. Il n'est pas, comme le croit Sartre, le fondement des valeurs : car il ne les crée pas plus qu'il ne crée les autres parties de la Création. Au sixième jour la Création est vraiment achevée et il ne lui manque rien. Mais dans la mesure où l'homme est conscient de sa vocation, il les fait servir à l'accomplissement de celle-ci. En même temps elles lui rappellent, beaucoup plus fortement que la matière et les choses, qu'il est une créature lui aussi limitée et que tout pour lui n'est pas possible, qu'il ne lui est pas possible de déterminer le juste et l'injuste, le bien et le mal, que sa liberté se heurte à des limites dont il n'est pas le maître.

Mais il faut tirer toutes les conséquences de cette appartenance des valeurs à l'histoire de la Création, et en particulier cette conséquence que si les valeurs participent à tous les avatars de cette Création, elles participent aussi au péché. Sans doute n'y a-t-il pas de chute des valeurs. C'est l'homme le responsable de la chute, mais il y entraîne toute la Création. Qu'est-ce que cela peut signifier concrètement pour les valeurs ? Que même choisies et invoquées par l'homme, elles ne procurent pas la paix à l'homme, elles ne lui permettent pas d'accomplir une action qui le rende agréable à Dieu. Car à supposer même que je respecte pleinement l'autorité des valeurs, mon choix reste nécessairement partialité. Choisir une valeur, c'est en sacrifier d'autres. Ce choix n'est pas nécessairement arbitraire, il résulte pour moi de la découverte d'un ordre d'urgence qui m'est imposé par l'histoire. Mais précisément parce que les valeurs doivent être choisies, je ne puis pas prétendre aboutir à une action qui intégrerait toutes les valeurs. Tout choix est partialité et toute partialité est culpabilité. C'est pourquoi mes meilleures actions, celles dont je puis dire que je les ferais encore si j'avais à les refaire, sont marquées de culpabilité et doivent être offertes au pardon de Dieu. Le respect le plus scrupuleux des valeurs ne fait pas de moi un être agréable à Dieu. Les valeurs appartiennent à l'économie de la création déchue. C'est pourquoi la morale ne nous introduit pas dans l'ordre de la rédemption. C'est pourquoi aussi les valeurs elles-mêmes peuvent

participer à la manifestation du péché : elles sont en effet la source, et pis encore, la justification de la conscience fanatisée. C'est toujours au nom de valeurs réelles, effectivement respectées, que les hommes déchaînent les uns contre les autres les mouvements de la violence, les croisades et les guerres. On dira avec raison que l'attachement aux valeurs n'entraîne pas nécessairement le fanatisme. C'est oublier pourtant que ce fanatisme n'est pas autre chose que le grossissement d'une partialité qui est inhérente à la vie morale et à la nécessité morale de choisir des valeurs.

En définitive, si les valeurs sont liées comme nous le croyons à la Création et à l'histoire de celle-ci, elles ne peuvent en aucune façon prétendre à la transcendance de Dieu. Comme toutes les réalités créées, elles font l'objet d'une connaissance générale, d'une connaissance conceptuelle, elles sont déterminables ; avec les valeurs nous sommes certes en présence d'une réalité solide, sur laquelle nous pouvons compter, dans l'exacte mesure où nous nous tournons vers elles. Mais nous ne sommes pas en présence du Dieu qui se cache et qui se révèle quand et où il lui plaît, qui fait miséricorde à qui il fait miséricorde. Vis-à-vis des valeurs, je reste, malgré leur objectivité, libre, en ce sens que je suis maître de mon choix et de mon refus. La décision que je prends à leur égard est vraiment ma décision, elle a été prise par moi, elle n'est pas la décision prise pour moi par un Autre de telle façon qu'elle devienne mienne. Lorsqu'il s'agit au contraire de la Parole de Dieu, c'est une décision qui en quelque sorte tombe sur moi et que je ne puis ratifier comme mienne, que dans le mystère de l'acte de foi [1].

Résultat précieux, car il fait disparaître le conflit que la morale traditionnelle faisait presque toujours surgir entre ses principes qu'elle croyait divins et l'ordre de Dieu signifié dans sa Parole. En insérant les valeurs dans la Création, on aboutit à ce double avantage que la vie morale est dépouillée de ses prétentions d'être vie de l'homme justifié et de ne pas rendre la Parole de Dieu prisonnière des normes de la morale. C'est pourquoi la notion de valeurs que nous présentons ici est toute différente de celle de *Schöpfungsordnungen* utilisée par E. Brunner. Celles-ci, de la réalité desquelles nous ne discutons pas ici, constituent une base ou un cadre où la révélation plénière du Christ est *appelée* à s'inscrire, elles forment l'assise de la révélation sotériologique de Dieu en Christ. Au contraire les valeurs constituent les structures de l'univers clos de la morale. Elles n'ont de lien avec la révélation de Dieu que par le détour de l'espérance eschatologique. Elles ne constituent pas, même choisies et aimées

[1] Cf. K. Barth : *Dogmatique* 1/1, p. 156.

par l'homme, une relation avec le Dieu Vivant, bien que comme tout ce qui est créé, elles relèvent de Dieu.

Sans doute y a-t-il bien une analogie entre les valeurs et la Parole de Dieu. L'une et l'autre sont pour l'homme. Mais ce « pour l'homme » peut être entendu de diverses façons. Les valeurs sont pour l'homme, en ce sens qu'elles lui sont offertes comme le reste de la Création, non pour qu'il les domine (il ne domine que sur la création visible), mais pour qu'il s'en serve pour assurer sa domination sur le monde et sur lui-même. La Parole au contraire est Emmanuel, elle part de Dieu, elle ne doit rien à la Création et se dirige vers l'homme qu'elle atteint effectivement (car elle est puissante) et dont elle se saisit. Pour que les valeurs ne constituent pas un écran entre la volonté de Dieu, exprimée dans sa Parole et nous, il est important de remettre les valeurs à leur place, non dans un monde de la transcendance divine, mais bien dans la Création.

* * *

Il n'en demeure pas moins qu'une sorte de concurrence entre la Parole de Dieu et les valeurs demeure possible. Et c'est ce dernier problème qu'il nous reste à éclairer. Seule une analyse de la décision morale peut nous y conduire. Quelle est la signification d'une telle décision ? C'est que je suis devenu *disponible* pour une certaine action qui actualisera certaines valeurs et dénouera une situation éthique devenue impossible. Mais qui me rendra disponible, qui me délivrera de l'être dans le monde qui est le mien pour une action vraiment nouvelle, qui fera apparaître en moi ce sujet éthique, cette liberté véritable sans laquelle je n'irai pas au bout des exigences signifiées par les valeurs et sans laquelle je m'engluerai dans mes propres actes, au point de devenir prisonnier de la tradition morale que j'ai créée par mes actes antérieurs ? Qui me rendra disponible pour faire servir les valeurs au bien de mon prochain ? Qui me donnera cette liberté et cette lucidité pour comprendre la situation qui est la mienne et celle des autres et l'éclairer par les valeurs convenables ? L'objectivité des valeurs, le fait que je ne puisse pas inventer à ma fantaisie les normes de mon action, laissent entièrement subsister le problème de la décision éthique. Cette décision ne peut être pour le chrétien qu'une décision de foi. La lumière qui vient des valeurs le rend inexcusable s'il ne la prend pas, mais cette même lumière ne transforme pas son être propre. La découverte des valeurs et la reconnaissance d'un Seigneur sont deux moments non seulement distincts, mais fondamentalement différents en nature. L'éthique est le lieu de la décision, et cette décision n'est possible dans la vérité que sous la contrainte de la Parole du Dieu Vivant, de cette parole

qui fait naître en moi l'homme nouveau, la créature justifiée et sanctifiée. Mais la vertu de la décision, c'est de me rendre disponible pour les valeurs, pour les actions que les valeurs éclairent, bien plus c'est de me donner un regard neuf pour apercevoir dans sa multiplicité indéfinie et inépuisable le champ des valeurs, c'est de nous faire saisir des valeurs de plus en plus fines susceptibles de préserver en nous et en autrui la forme de l'humanité.

Ainsi, comme le remarque Barth, dans l'introduction de son éthique (Dogmatik III, 4), la morale chrétienne a nécessairement deux dimensions : une dimension verticale qui unit le fidèle à la Parole Vivante et le long de laquelle se produit la décision, et apparaît le sujet éthique de l'être nouveau — et une dimension horizontale, vers laquelle nous sommes renvoyés par la décision et le long de laquelle nous découvrons les trésors ignorés de la Création, les valeurs. C'est pourquoi l'apôtre Paul, après avoir expliqué dans les onze premiers chapitres de l'épître aux Romains ce qu'est la justification par la grâce par le moyen de la foi, la naissance de l'homme justifié, renvoie précisément ceux qui ont cru à cet Evangile de la toute puissance de la Parole aux valeurs que les païens eux-mêmes connaissaient bien, mais dont ils étaient incapables de reconnaître l'autorité.

Mais pourquoi sommes-nous ainsi précisément renvoyés aux valeurs ? C'est ici qu'il est précieux de se souvenir que les valeurs sont dans la Création et que leur signification n'est valable qu'à l'intérieur de la Création. En renvoyant l'homme justifié aux valeurs, Dieu nous rappelle que la justification n'est en aucune mesure une assomption hors de la Création, que l'homme sauvé en Jésus-Christ n'est absolument pas un être surnaturel, ni même un surhomme, que le salut pour l'homme n'est pas une divinisation, mais bien une humanisation. Il retrouve sa place dans la Création, il retrouve les limites de cette Création, ces limites que le péché voulait franchir, et qui sont précisément exprimées dans les valeurs. L'homme n'a pas à connaître le bien et le mal (connaître au sens actif de créer). Il le trouve déjà déterminé devant lui, par le moyen de ces réalités objectives que sont les valeurs. Les valeurs rappellent à l'homme qu'il n'est pas par-delà le bien et le mal. Mais maintenant qu'ayant été élu et sauvé en Christ, il connaît l'amour dont il a été aimé, il comprend que la Création est bonne, que les limites imposées à son vouloir par les valeurs sont bonnes et il prend plaisir à faire le bien, dans ces limites.

Mais, dira-t-on, il n'est pas exact que l'homme justifié soit renvoyé aux valeurs, il est renvoyé à la Loi, au sommaire de la Loi, à une Loi radicalisée et récapitulée dans l'amour, à une loi qui n'est pas valeur, ou table des valeurs, mais Parole de Dieu. Il est plus

exact de dire que nous sommes renvoyés à la fois à la loi et aux valeurs (dont l'apôtre Paul nous donne des listes importantes et dont Pierre nous avait dit précisément qu'elles doivent être ajoutées à la foi (II Pierre 1 : 5 et suiv.). Mais il faut alors déterminer le rapport entre valeur et Loi. A considérer la Loi dans son contenu on peut affirmer qu'elle formule des règles qui nous renvoient à des valeurs, qui impliquent des valeurs. La loi ne se réduit pas au rappel des valeurs. Elle exprime l'ordre que Dieu dans sa miséricorde donne à l'homme, l'ordre qui assurera à l'homme, s'il est pris au sérieux, le bonheur et la vie. « Fais cela et tu vivras. » Les valeurs ne donnent pas d'ordre et surtout elles ne prononcent aucune promesse sur nos existences (ce que Kant avait bien remarqué). Que la Loi par son contenu renvoie aux valeurs et qu'elle soit par elle-même tout autre chose qu'une table de valeurs, voilà le fait intéressant. Et ce fait signifie que les valeurs peuvent être assumées par la volonté du Dieu saint lui-même, elles ne sont pas sa volonté mais elles peuvent être assumées par elle. De même que la Création n'est pas Dieu, mais que la Création peut, quand il plaît à Dieu, dire au croyant la parole de Dieu et la gloire de Dieu, de même les valeurs, lorsque nous les entendons à travers le Décalogue, à travers l'ordre de sainteté de Dieu, peuvent nous dire la Volonté de Dieu. Là encore nous constatons que les valeurs ne suppriment pas la Parole de Dieu, mais qu'au contraire elles ne prennent leur signification complète, que lorsque la Parole se saisit d'elles et les intègre à la Loi. L'erreur des pharisiens c'est précisément de n'avoir pas compris que la Loi en elle-même, quelle que fût son utilité éthique, était morte, tant qu'elle n'était pas entendue comme Parole de Dieu. Et bien entendu c'est en Jésus-Christ, c'est dans l'Evangile que la Loi devient Parole de Dieu. Les valeurs, même lorsqu'elles sont prises au sérieux, même lorsqu'elles structurent en nous un sujet éthique, ne sont point révélation de Dieu, elles nous maintiennent dans l'immanence de la Création. Mais le rôle du Décalogue c'est de nous donner l'assurance — et l'espérance — que nous ne resterons pas enfermés dans cette immanence, que Dieu dans sa miséricorde envers l'homme veut bien assumer, dans sa sainte volonté, ces mêmes valeurs qui assurent l'existence éthique de l'homme.

Il y a un désespoir de l'homme éthique : les valeurs lui apparaissent comme inépuisables, impossibles à coordonner dans une harmonie qui lui donnerait la paix et le réconcilierait avec lui-même et ses semblables. Les valeurs, si précieuses soient-elles, entretiennent en nous une inquiétude que nous ne pouvons pas satisfaire. Kant l'a tellement senti qu'il s'est réfugié dans l'idée, rationnellement utopique, d'un progrès qui se poursuivrait à l'infini, au-delà même de la mort. Ce désespoir de l'homme éthique est légitime, il tient au fait

que notre existence morale surgit de notre condition pécheresse elle-même et en est toujours l'expression la plus pathétique. Les valeurs, liées à cette histoire du péché, ne nous haussent pas à la sainteté.

Mais parce que Dieu renvoie l'homme qu'il a justifié et sauvé vers les valeurs, parce qu'il nous donne, dans la Loi accomplie en Jésus-Christ, l'assurance que sa sainteté est toujours prête à assumer nos valeurs, parce que lui-même établit un lien entre sa volonté et ces valeurs, ce désespoir n'est pas irrémédiable. L'homme justifié et sauvé vit dans l'attente du Royaume. Nous n'avons certes pas le droit d'affirmer l'existence d'un lien entre nos valeurs et le Royaume. Les valeurs ont perdu toute signification lorsque Dieu est tout en tous. Mais ce que nous pouvons croire et espérer, c'est que Dieu dans sa miséricorde donnera à l'œuvre humaine, à ces œuvres qui ont été accomplies dans le respect des valeurs, une signification dans le Royaume. Cette signification, il ne nous appartient pas de la préciser : c'est le mystère de Dieu. Il nous suffit de savoir qu'il nous est permis d'offrir au Seigneur nos œuvres comme un hommage et une louange, que les valeurs peuvent nous aider à célébrer la gloire de Celui qui accomplira toutes choses.

ROGER MEHL.